

LES
ÉTRANGERS
D'ICI

**Catalogage avant publication de Bibliothèque et Archives nationales
du Québec et Bibliothèque et Archives Canada**

Titre: Les étrangers d'ici / Marylène Pion

Nom: Pion, Marylène, 1973-, auteure

Identifiants: Canadiana 20220029830 | ISBN 9782897836931

Classification: LCC PS8631.I62 E87 2023 | CDD C843/.6-dc23

© 2023 Les Éditeurs réunis

Illustration de la couverture: Anouk Noël

Les Éditeurs réunis bénéficient du soutien financier de la SODEC
et du Programme de crédit d'impôt du gouvernement du Québec.

Financé par le gouvernement du Canada | **Canada**

Édition

LES ÉDITEURS RÉUNIS

lesediteursreunis.com

Distribution nationale

PROLOGUE

prologue.ca

Imprimé au Canada

Dépôt légal: 2023

Bibliothèque et Archives nationales du Québec

Bibliothèque et Archives Canada

MARYLÈNE PION

LES
ÉTRANGERS
D'ICI



LES ÉDITEURS RÉUNIS

De la même auteure chez Les Éditeurs réunis

Les lumières du Ritz

1. *La grande dame de la rue Sherbrooke*, 2021
2. *Les heures sombres*, 2021
3. *Les étincelles de l'espoir*, 2022

Le cabaret, 2020

Rumeurs d'un village

1. *La sentence de l'Allemand*, 2019
2. *L'heure des choix*, 2019

Le grand magasin

1. *La convoitise*, 2017
2. *L'opulence*, 2017
3. *La chute*, 2018

Les secrétaires

1. *Place Ville Marie*, 2015
2. *Rue Workman*, 2015
3. *Station Bonaventure*, 2016

Les infirmières de Notre-Dame

1. *Flavie*, 2013
2. *Simone*, 2013
3. *Évelina*, 2014
4. *Les Nursing Sisters*, 2014

Flora, une femme parmi les Patriotes

1. *Les routes de la liberté*, 2011
2. *Les sacrifices de l'exil*, 2012

*À ma belle-maman, Monique,
partie beaucoup trop rapidement...*

1

Montréal, 13 décembre 1941

D'un œil attendri, Felicia observait Pio, son petit frère, qui picorait dans son assiette. Le garçon de six ans avait toujours détesté les haricots en sauce tomate et ce n'était pas parce qu'il vieillissait et qu'il se montrait plus raisonnable qu'il finirait par apprécier ce mets. Ses deux sœurs, Antonia et Mila, âgées respectivement de treize et onze ans, s'étaient résignées aux repas frugaux qu'elle leur cuisinait. Le nez plongé dans leurs assiettes, elles mangeaient toutes deux en silence. Felicia avait tenté à maintes reprises de dire à Pio qu'il n'avait qu'à imaginer qu'il dégustait un plat qu'il adorait ; ainsi, les légumineuses passeraient plus facilement. L'enfant entêté piquait d'un air dégoûté à l'aide de sa fourchette les morceaux d'oignons qu'elle avait réussi à dénicher pour donner un peu de goût à son ragoût de haricots.

— Même si je visualise que c'est du poulet rôti aux olives, je ne peux pas penser que j'avale autre chose que ces haricots. Pourquoi on n'a jamais de viande dans notre assiette ? Je suis certain que les autres garçons de ma classe en mangent en ce moment. Comment est-ce que je vais réussir à devenir aussi fort qu'eux si je bouffe seulement des haricots ? Hein ? Pouvez-vous me le dire ?

Felicia croisa le regard de sa mère et toutes deux observèrent Pio, le dernier-né, avec attendrissement. Giulia Rizzoli aurait tellement aimé pouvoir faire plus et ajouter un bon morceau de viande dans l'assiette de ses enfants. Elle était à court de ressources et elle s'efforçait de se débrouiller avec les quelques dollars de surplus qu'elle cumulait en gérant difficilement la boulangerie familiale. Felicia, son aînée, contribuait elle aussi dans le but d'alléger sa tâche en lavant les vêtements des autres. Cette guerre se terminerait et leur vie finirait bien par retrouver une certaine normalité. Son clan arriverait un jour à parcourir un chemin moins rocailleux que celui sur lequel il s'était engagé depuis plus d'un an. Oui, plus d'un an à pourvoir seule à son ménage sans savoir quand ce calvaire prendrait fin ! Cette pensée lui donnait le vertige et, en même temps, elle faisait naître en elle un impressionnant sentiment de fierté. Malgré toutes les restrictions, elle était parvenue à conserver un toit sur leur tête et à nourrir ses quatre enfants ainsi qu'elle-même. Certes, les haricots étaient constamment présents au menu, mais au moins, sa famille ne se couchait pas le ventre vide comme tant d'autres qui n'avaient pas le luxe d'avoir accès à un petit coin de terre où pouvaient pousser quelques légumes. Giulia remerciait tous les jours le ciel de réussir à trouver le courage de relever ce défi même si cela exigeait un effort considérable.

Pio rouspétait encore en avalant les derniers haricots lorsqu'Antonia lui tendit son morceau de pain.

— Tu peux le prendre, Pio, je n'en veux plus.

L'enfant n'hésita pas une seule seconde et s'en empara.

— Merci, Ninetta ! J'ai besoin de prendre des forces parce que c'est moi, maintenant, l'homme de la maison !

Les trois sœurs et la mère échangèrent des regards complices en cachant mal leur fou rire. Pio incarnait son rôle avec un peu trop de sérieux. Le garçon concentré essayait méthodiquement le restant de sauce de son assiette et dévora la mie de pain dégoulinante. Soudain, des coups frappés à la porte firent sursauter le foyer, perturbant le souper. Giulia se leva d'un bond et, d'un pas incertain, traversa la cuisine vers le portique. Elle n'avait jamais aimé être interrompue pendant qu'elle mangeait, cela lui rappelait de fort mauvais souvenirs. Elle frotta machinalement ses mains tremblantes sur son tablier. Felicia, qui l'avait rejointe, se rapprocha d'elle dans le but de la rassurer.

Giulia ouvrit la porte, laissant par le fait même le froid pénétrer dans le logis. Deux hommes amaigris et portant des vêtements usés se tenaient sur le seuil. Leurs habits n'étaient pas assez chauds en cette période de l'année. Le mois de décembre, avec ses premières neiges qui demeuraient au sol, était bien installé et donnait un avant-goût de ce que serait l'hiver. Le plus jeune des deux soutenait l'autre, affaibli. Les deux hommes frigorifiés se tenaient toujours sur le seuil, hésitant à avancer. Malgré leur visage émacié et leur barbe de plusieurs jours, Giulia les reconnut. Felicia fit un pas en arrière en établissant leur identité. Giulia avait porté une main à son cœur, ne parvenant pas à croire qu'ils étaient là, après les avoir attendus pendant ces longs mois infernaux à imaginer le pire. Seule la voix familière d'Enzo, son fils, la ramena au moment présent.

— Nous sommes revenus, *mamma* !

2

Montréal, 8 mars 1940

Galileo venait tout juste de déposer sa dernière fournée sur le comptoir de bois. Il ne se lassait pas de ce parfum sublime de pain grillé. D'un œil, et surtout d'une oreille attentive, il s'assura que la cuisson était parfaite. La croûte avait une belle couleur dorée, la miche sonnait creux quand on la frappait d'un coup sec sur le dessous. Satisfait, il s'essuya les mains sur son tablier et termina son étalage en y plaçant sa fournée toute fraîche.

Giulia était à l'avant avec leur plus jeune fils pour servir les quelques acheteurs qui venaient se procurer un de leurs délicieux produits. La boulangerie Rizzoli n'avait rien à envier aux autres commerces du coin. Elle était tout de même bien installée et était fréquentée par des consommateurs assidus. Les premières années suivant son arrivée au Canada n'avaient pas été faciles pour Galileo, qui avait dû travailler d'arrache-pied pour s'établir dans son nouveau pays d'accueil. Sa boulangerie et sa famille étaient ses deux plus grandes satisfactions. D'un œil attendri, il observa pendant quelques instants sa femme qui nettoyait le comptoir avant l'arrivée d'un prochain client. Giulia l'avait toujours soutenu dans son projet de boulangerie et elle avait travaillé fort à ses côtés pour que leur boutique se développe. Un sentiment de fierté s'empara de lui en la

regardant. Non loin de son étal et de la caisse enregistreuse se trouvait leur dernier-né, Pio, âgé de quatre ans. Le petit, qui fréquenterait l'école à partir de septembre, passait ses journées dans la boulangerie à dessiner et à assister sa mère qu'il ne quittait pas d'une semelle. Giulia travaillait dans la boutique le matin jusqu'en début d'après-midi, soit aux heures les plus achalandées, avant de retourner à la maison pour se charger de l'ordinaire. Si Galileo prenait au sérieux la confection de ses pains, c'était sa femme qui s'occupait de la caisse et servait les consommateurs. Elle ne connaissait presque rien dans l'art de la boulange, sinon la confection des délicieux *taralli* à laquelle elle s'adonnait de temps à autre afin de satisfaire quelques clients gourmands. Ces anneaux de pâte non levée, aromatisés à l'oignon ou au fenouil et cuits au four, étaient toujours populaires et ne restaient jamais longtemps sur le présentoir. Galileo avait un faible pour les *taralli* sucrés de Giulia. Il avait l'eau à la bouche en pensant à cette gourmandise, et il espérait qu'elle trouverait un peu de temps aujourd'hui pour lui en préparer. Son estomac gargouilla à cette idée. Il allait s'en informer lorsqu'il remarqua une caisse remplie de pains qui attendaient d'être livrés. Cachant mal son impatience, il s'approcha de sa femme :

- Enzo n'est pas revenu de sa première distribution ?
- Il ne devrait pas tarder.

Galileo se rendit à la fenêtre et observa pendant quelques minutes les quelques passants qui osaient s'aventurer sur la rue Saint-Zotique. Le mois de mars annonçait l'arrivée des beaux jours, mais pouvait encore surprendre avec une ou deux tempêtes de neige. Ça avait été le cas en début de semaine, une bonne bordée était tombée sur la Petite Italie, rappelant à tout le monde que l'hiver n'avait pas dit son dernier mot.

Les déplacements étaient plus difficiles avec cette neige et c'était peut-être ce qui expliquait le retard de son fils aîné. Du moins, Galileo essayait de s'en convaincre alors qu'il se doutait que la température n'en était peut-être pas la seule responsable. Depuis quelque temps, son fils manifestait moins d'enthousiasme au travail. Galileo avait bon espoir qu'il prendrait les rênes de son magasin d'ici quelques années, mais Enzo semblait se désintéresser de cette chance unique. Galileo avait tenté de lui enseigner l'art de la boulange, mais Enzo ne montrait pas beaucoup d'empressement à apprendre la meilleure façon de pétrir et de cuire les pains. Plus jeune, Enzo imitait son père et lui disait qu'il deviendrait le meilleur boulanger lorsqu'il serait plus grand. Maintenant âgé de dix-neuf ans, seule la politique semblait intéresser le jeune homme. Il passait ses moments libres à éplucher les journaux et à observer à distance ce qui se déroulait en Europe depuis le déclenchement de la guerre. Enzo gaspillait aussi beaucoup trop de temps à la Casa d'Italie à fréquenter les membres de l'Ordre des Fils d'Italie. Il aurait dû se préoccuper davantage de l'entreprise familiale et de son avenir que d'écouler ses journées avec ces personnes qui adhéraient d'un peu trop près à la propagande de Benito Mussolini. Galileo aurait pu croire qu'Enzo faisait tout pour le provoquer. Il ne comprenait pas la dernière lubie de son fils, qui avait dépensé toutes ses économies dans l'achat d'une Underwood, une machine à écrire. Quand il n'allait pas à la Casa d'Italie, il passait ses soirées à taper sur cette machine infernale et à fumer ses immondes cigarettes. Enzo consacrait ses veillées à composer des textes d'opinion dont personne ne prendrait connaissance, Galileo en était convaincu. Le père de famille ne pouvait pas s'empêcher de le faire savoir à Enzo. Giulia, en bonne pacificatrice, tentait par tous les moyens d'amoindrir les tensions

qui montaient entre le père et le fils. Elle l'avait toujours beaucoup trop couvé, à son avis, mais il ne pouvait pas lui en vouloir, Enzo était leur premier-né.

Si son fils ne voulait pas de son commerce, Galileo se tournerait vers ses filles. Tant pis pour cet ingrat ! Felicia, qui venait tout juste de fêter ses dix-sept ans montrait déjà de l'intérêt pour la boutique. Antonia, de cinq ans sa cadette et surnommée affectueusement Ninetta par la famille, se joindrait sûrement à sa sœur quand serait venu pour le paternel le temps de prendre sa retraite. Mila était encore trop jeune pour qu'il puisse l'imaginer travailler dans son commerce. Galileo jeta un coup d'œil à Pio. Celui-là était loin d'être en mesure de prendre la relève même s'il passait de longs moments dans la boulangerie. Si Enzo décidait d'un autre avenir, il trouverait bien un successeur parmi ses autres enfants. Tout n'était donc pas perdu, se disait Galileo pour s'encourager.

— Les clients vont comprendre que leur commande arrive un peu plus tard. Avec toute cette neige qui nous est tombée dessus, c'est bien normal qu'Enzo n'ait pas terminé, justifia Giulia.

— Je pourrais aller les faire, moi, vos livraisons !

Pio bombait le torse pour se donner de l'importance. Galileo, de sa large main, caressa la chevelure foncée de son dernier-né.

— D'ici quelques années, tu le pourras sans doute ! lui répondit-il. En attendant, finis donc ton magnifique dessin, nous l'afficherons derrière la caisse.

Fier, Pio reprit sa tâche. Galileo regarda de nouveau à l'extérieur en souhaitant y apercevoir son aîné, mais en vain.

— J'aurais voulu qu'Enzo passe lui-même la commande pour la farine et la levure. J'espère qu'il aura le temps après sa tournée.

Giulia haussa les épaules, incertaine de ce qu'elle devait répondre à son mari. Surtout, elle ne voulait pas envenimer les choses. Plus le temps passait, plus la volonté d'Enzo de succéder à son père diminuait. Il ne s'était pas directement confié à elle, mais Giulia se doutait qu'Enzo n'avait pas envie de se consacrer au bien familial lorsque l'occasion se présenterait. Elle connaissait son homme et son intransigeance, Galileo avait tracé le chemin pour son aîné et il n'accepterait pas que celui-ci choisisse une autre route que celle qu'il lui proposait.

— Si tu veux être sûr que la commande soit livrée aujourd'hui, peut-être devrais-tu t'en occuper toi-même ? lui suggéra-t-elle.

— C'est ce que je vais faire, je pense. Il est inutile de se fier à Enzo aujourd'hui, marmonna-t-il.

— Notre fils fait son possible pour te plaire, Galileo Rizzoli ! Tu tentes de lui imposer une vie qu'il n'est pas certain de désirer. Toi-même tu as refusé de te plier à ce qu'envisageait ton père pour ton avenir, quand tu avais son âge.

Galileo pinça les lèvres. Giulia lui rappelait un mauvais moment de sa jeunesse. Les hommes de San Vito Lo Capo, son village natal situé en Sicile, étaient presque tous destinés à devenir des pêcheurs, comme son père et son grand-père avant lui l'avaient été. Au grand malheur de son père, Galileo avait tourné le dos à la mer qui nourrissait sa famille depuis des générations. Il avait volontairement choisi de passer du temps en cuisine avec sa mère plutôt que de relever les filets, au

fond d'une barque. La guerre était arrivée et il s'était enrôlé dans l'armée, ce qui avait repoussé le besoin d'imposer son choix de carrière à son père. À son retour du front, la vie s'était précipitée. Il avait épousé Giulia Consentino et avait émigré au Canada quelques années plus tard. Son père avait compris son besoin de quitter son village pour connaître une vie meilleure. Le cœur gros de quitter sa famille, mais rempli d'espoir d'avoir sa propre boulangerie un jour, Galileo s'était embarqué pour le Canada. Malgré tout, son père lui avait souhaité la meilleure des chances, même si Galileo savait pertinemment qu'il l'avait probablement déçu en ne suivant pas ses traces. Son père était mort quelques années plus tard sans que Galileo puisse le remercier de lui avoir permis de voler de ses propres ailes. Il ne souhaitait pas que l'histoire se répète avec Enzo. Avec cette guerre qui faisait rage en Europe, il craignait qu'Enzo, sous le coup de la colère, s'enrôle comme il l'avait fait lui-même. Son cœur se serra à l'idée que son fils connaisse les horreurs de la guerre. Il devait se montrer compréhensif à son endroit s'il ne voulait pas tout gâcher.

Giulia, qui l'avait vu se perdre dans ses pensées, s'approcha de lui et posa une main sur son bras pour le ramener au moment présent. Elle regrettait de s'être emportée et d'avoir évoqué ces douloureux souvenirs.

— Tu devrais avoir une bonne discussion avec Enzo au sujet de la boulangerie en essayant de percevoir son point de vue.

Galileo opina du bonnet en tentant de s'en convaincre. Il n'oserait pas aborder le sujet avec son fils par peur de se faire répondre que l'entreprise ne l'intéressait pas. Peut-être que le temps arrangerait les choses sans qu'il ait besoin de régler la question en discutant? Enzo réaliserait l'importance que

représentait la boulangerie pour sa famille. Galileo l'espérait, du moins. Rien ne pressait pour le moment, il était encore en pleine forme et pouvait s'occuper de sa boulangerie. Après tout, il venait tout juste de franchir le cap de la cinquantaine. Galileo devait seulement garder en tête qu'il fallait se montrer patient et surtout indulgent face à son aîné.

Un client poussa la porte en laissant entrer un peu de neige. La poudrerie semblait avoir repris de plus belle. Galileo le salua avant de retourner à l'arrière, sa femme se chargeant déjà de la commande de l'acheteur.

* * *

Felicia s'efforçait de marcher sur le trottoir enneigé, à côté de son amie Rosalie Tousignant. Ses deux sœurs, Antonia et Mila, les précédaient dans leur avancée pénible vers l'école. Le petit groupe s'engagea sur la rue Saint-Zotique. La jeune fille jeta un œil de l'autre côté de la rue en direction de la vitrine du commerce de ses parents. La porte s'était refermée sur un client qui venait de s'engouffrer dans la boulangerie. La journée serait probablement tranquille, avec la neige qui avait recommencé à tomber.

— J'aurais bien pris une journée de congé aujourd'hui, soupira Rosalie.

— Les trottoirs encombrés à cause de la dernière tempête ne facilitent pas le trajet. Il ne faut pas lâcher ! Il ne nous reste que quelques mois et nous en aurons terminé avec l'école.

— Pour ce que ça changera pour moi. Je vais devoir aller travailler à la Catelli comme mon frère et mon père avant lui. Me rendre à l'école ou dans une usine, ça ne changera pas grand-chose.

— Peut-être que si tu en discutes avec ton père, il va prendre conscience que tu as envie de poursuivre tes études.

— Mon père ne comprend pas ça, des filles qui veulent être plus savantes que les garçons.

— Je pensais moi aussi que c'était ce que pensait le mien, mais il ne s'est pas montré réticent à ce que je suive un cours de secrétariat.

— Je n'ai pas osé lui parler de mon désir de suivre un cours d'infirmière. J'ai peur de ce qu'il pourrait dire.

— Il ne faut pas. Si mon père a accepté mon vœu d'apprendre un métier, le tien comprendra, j'en suis certaine.

Rosalie approuva de la tête, doutant de réussir à persuader Ernest. Elle devait le convaincre d'attendre trois ans avant d'ajouter un salaire au budget de la famille. Elle ne perdait pas espoir, peut-être que Felicia avait raison. Si elle était parvenue à convaincre Galileo, reconnu comme étant intraitable, elle finirait bien par réussir à amadouer son père, qui se montrait parfois plus conciliant.

Felicia se perdit pendant un instant dans ses pensées. Lorsqu'elle avait mentionné à ses parents qu'elle souhaitait s'inscrire à cette formation, elle avait redouté que son père s'y oppose. Elle imaginait qu'il lui imposerait de travailler à la boulangerie, mais elle avait été agréablement surprise qu'il l'encourage à poursuivre ses études. Galileo était un père strict et conservateur, mais il savait se montrer juste dans ses décisions. La jeune femme se doutait bien que l'attitude de son père n'était pas tout à fait désintéressée. Avec un diplôme en poche, Felicia pourrait se consacrer aux comptes de la boulangerie ainsi qu'à d'autres tâches administratives

qui déplaisaient tant à son père. Cela lui importait peu, du moment qu'elle pourrait suivre son cours de secrétariat et aspirer à acquérir une certaine liberté. Rosalie parviendrait sûrement à persuader son père que son avenir ne se trouvait pas dans une usine. Elle le souhaitait de tout cœur pour son amie.

La fraîcheur la ramena à la réalité. Fort heureusement, il n'y avait qu'une rue à parcourir. Felicia sentait déjà l'humidité et le froid traverser le cuir de ses bottes. Elle referma le col de son manteau tout en scrutant ses deux sœurs afin de s'assurer qu'elles s'étaient habillées chaudement. Antonia avait le nez bien enfoui dans son foulard, la tuque enfoncée sur la tête, prête à affronter les soubresauts de l'hiver. Felicia sourcilla en examinant Mila, la plus jeune. Son manteau était boutonné jusqu'au cou, mais elle avait retiré son bonnet. Les nattes au vent, elle marchait d'un pas assuré sur le trottoir mal déneigé. Felicia la ramena à l'ordre :

— Mila Rizzoli, remets immédiatement ta tuque ! Tu le sais que tu as les oreilles fragiles et que maman ne veut pas que tu l'enlèves avant d'arriver à l'école.

— Je vais être toute dépeignée avec cette maudite tuque ! C'est Ninetta qui m'a coiffée.

Felicia considéra avec affection la fillette de neuf ans. Mila était si orgueilleuse. Elle lui ressemblait quand elle avait son âge et elle se souvenait trop bien que, plus jeune, elle attendait elle aussi de tourner le coin de la rue avant de se débarrasser de son bonnet.

— Il fait encore trop froid pour que tu te dénudes la tête.

— Tu n'es pas ma mère, Felicia Rizzoli ! s'écria-t-elle.

— Tu as raison, mais quand maman n'est pas là, c'est moi qui dois veiller sur toi, alors cesse de rouspéter et remets-la !

D'un geste rageur, Mila la défia du regard et posa son bonnet sur sa tête en faisant la moue et en croisant les bras. Antonia, toujours prête à venir en aide à sa jeune sœur, décida d'intervenir.

— Je vais refaire tes nattes quand nous serons arrivées à l'école. Ça te va ?

— Oh ! Merci, Ninetta ! Toi, au moins, tu es gentille !

Mila tira la langue à Felicia et se cramponna au bras de Ninetta. Felicia détestait jouer le rôle que lui avait confié sa mère, mais elle devait veiller sur ses deux sœurs, du moins le temps que Giulia travaillât à la boulangerie. Chaque matin, c'était elle qui s'assurait que Mila et Antonia prennent leur déjeuner et soient convenablement vêtues pour aller à l'école. Elle venait d'avoir dix-sept ans et ses parents comptaient sur elle. Sa mère bossait dur avec son père ; c'était la moindre des choses qu'elle contribue au bien-être des plus jeunes.

— En septembre, ce sera au tour de Ninetta de veiller sur ta sœur et ton frère, exprima Rosalie.

— J'aime beaucoup mes sœurs et mon jeune frère, mais j'avoue que je trouve pénible de devoir m'occuper d'eux quand ma mère ne peut le faire.

— Pio est adorable !

— C'est vrai qu'il l'est parfois, mais il peut être turbulent et déplaisant à ses heures. Il a tellement hâte d'aller à l'école lui aussi !